

Le Levant ancien au Bronze récent

Dans ce chapitre, nous allons mieux cerner l'étude sur la région dite du « Levant » qui s'étend, au Nord, du bassin hydrographique de l'Oronte, aux frontières actuelles de la Syrie et de la Turquie, jusqu'aux limites septentrionales du Sinaï, au Sud. Cette région englobe naturellement Israël et Juda, qui apparaissent au début du I^{er} millénaire. Nous verrons alors l'influence qu'exercent sur la région en général et sur les États hébreux en particulier, les différentes puissances géopolitiques du moment, évoquées lors du chapitre précédent.

Il est d'ailleurs difficile de donner à cet ensemble géographique un nom générique. Cependant, même si nous savons qu'il est forcément très réducteur, nous utiliserons pour le définir, le nom de Canaan. C'est par ce terme que les Égyptiens désignaient la région asiatique qu'ils avaient vassalisée.

Durant la première moitié du II^{ème} millénaire, elle se trouve globalement dans l'époque du Bronze Moyen. Comme la Mésopotamie et les régions du Nord, elle a été très concernée par l'expansion amorrite évoquée lors du chapitre précédent. Elle est donc marquée culturellement par une certaine unité linguistique, avec une langue sémitique qui devient la langue commune. On peut même, probablement, évoquer l'existence d'une *koinè* cananéenne, c'est-à-dire une langue qui a inclus les divers dialectes dans un système véhiculaire intelligible par tous et dont la base est clairement sémitique.

Cependant, il n'est pas certain que le terme « Cananéens », popularisé surtout par le texte biblique, ait été, pour ces différents groupes humains, le moyen de se définir¹, tout comme le mot « Gaulois » a été créé par les Romains pour qualifier les tribus de la Gaule mais ces dernières ne se qualifiaient pas, entre elles, de « gauloises ».



Les premiers siècles du Bronze Moyen en Canaan sont marqués par une réurbanisation progressive, après la crise née du micro-âge glaciaire, l'Événement climatique 4200 déjà évoqué, qui avait provoqué un large retour à un mode de vie rural. Ces villes se développent surtout dans la Shéphélah, c'est-à-dire les basses terres de la côte, le long de la mer ou des voies de communications que constituent les cours d'eau : les principales sont, du Nord au Sud,

Ugarit, Byblos ou Sidon dans l'actuel Liban, Haçor, Gezer, Megiddo ou encore Jéricho en Palestine.

Dans cette première moitié du II^{ème} millénaire, les influences les plus nettes semblent venir avant tout du Nord, mais les traces archéologiques restent très discrètes sur leur teneur. On trouve également des contacts commerciaux avec l'Égypte, principalement sous la forme de scarabées.

Ces différentes cités-États semblent avoir joui d'une assez grande autonomie politique et d'une relative prospérité économique, sans laquelle nulle urbanisation n'aurait pu se développer. De même, les contacts commerciaux avec Chypre et le monde égéen sont clairement attestés.

1. Niels Peter LEMCHE, *The Canaanites and their land : The tradition of the Canaanites*, JSOT Press, Sheffield, 1991, p. 152.

Il n'est pas aisé d'établir clairement un parallèle ethnique entre les « Cananéens » et les Hyksos qui se sont installés en Égypte pour y installer la XV^{ème} dynastie, entre le milieu du XVIII^{ème} siècle et le milieu du XVI^{ème}, mais ces déplacements de populations sémitiques vers le delta du Nil sont possibles : ils reflèteraient la conjonction entre un moment de prospérité cananéenne et une crise interne en Égypte.

Au milieu du II^{ème} millénaire, l'essor de la puissance égyptienne avec l'avènement du Nouvel Empire va changer considérablement la donne sur toute la région, avec une forte reprise en main de l'Égypte, qui s'accompagne de la destruction de plusieurs places fortes cananéennes.

1. De l'hégémonie égyptienne à l'arrivée des Peuples de la Mer

Nous avons laissé le Proche-Orient du milieu du II^{ème} millénaire, dans le chapitre précédent, comme le théâtre d'affrontement entre plusieurs puissances d'inégales importances mais qui font peser un poids énorme sur l'autonomie de la région du Levant :

- au Nord, installé sur une large partie de l'Anatolie, le royaume hittite ;
- au Nord-Est, dominant toute la Haute-Mésopotamie, le Mitanni, qui sera remplacé par l'Assyrie à la fin du XIII^{ème} siècle ;
- à l'Est, en Basse-Mésopotamie, c'est la dynastie kassite qui règne sur le royaume de Babylonie ;
- au Sud, débordant hors de ses frontières nilotiques, l'Égypte du Nouvel Empire.

1.1. La mainmise égyptienne sur la Syro-Palestine aux XV^{ème} et XIV^{ème} siècles

Sans trop entrer dans le détail des oppositions entre ces différentes puissances, il est cependant important, pour mesurer leur impact sur la région d'Israël et de Juda, de survoler l'évolution de leurs relations, qui vont progressivement amener à la disparition du Mitanni, vers 1300, puis du royaume hittite, en 1178.

Ces relations sont faites de conflits violents, suivis d'alliances ponctuelles fréquemment soulignées par des mariages dynastiques entre les différentes familles régnantes. Il ne faut donc pas se représenter un Proche-Orient en perpétuelle insécurité, mais plutôt une alternance de périodes de prospérité assez longues, marquées par de fructueux échanges économiques entre les différents empires, et des moments nettement plus conflictuels, en fonction des ambitions d'un souverain particulier.

Le Nouvel Empire marque l'apogée de l'Égypte, avec les XVIII^{ème} et XIX^{ème} dynasties. La capitale revient à Thèbes, dont la divinité locale, Amon, qui avait déjà grandi durant le Moyen-Empire, prend alors une dimension dynastique et sera rapidement assimilé à Rê.

Les Hyksos expulsés se réfugient majoritairement en Canaan, signe probablement que la région ne leur était pas inconnue¹, poursuivis par les rois de la XVIII^{ème} dynastie, à commencer par Ahmosis I^{er}, vers 1550.

À sa suite, ses successeurs étendent leur influence sur Canaan. Dès Thoutmosis I^{er} (c. 1504-1492), le Sud du Levant est conquis et la Syrie sort de la sphère d'influence mitannienne pour passer sous la domination égyptienne.

L'emprise s'étend avec Thoutmosis III, qui règne conjointement avec sa mère, Hatchepsout, qui exercera bien plus qu'une régence puisqu'elle recevra le titre de pharaon. C'est peut-être « la première grande femme dont l'histoire ait gardé le nom »². (Breasted)

Plusieurs campagnes militaires, dont un siège de sept mois de la forteresse de Megiddo vers 1457, parachèvent l'autorité de Thèbes sur Canaan et, plus largement, sur l'ensemble de la région,

1. Lester Lee GRABBE, *Ancient Israel : What Do We Know and How Do We Know It ?*, éditions T&T Clark, Londres et New York 2007, pp. 45-46.

2. James Henry BREASTED, *A History of the Ancient Egyptians*, éditions C. Scribner's Sons, New York, 1908, p. 217.

jusqu'aux frontières du Mitanni et aux rives de l'Euphrate. La ville d'Assur même, en Haute-Mésopotamie, nouera une alliance avec les souverains du Nouvel Empire pour montrer son opposition au royaume de Mitanni.

En Canaan même, on voit fleurir des garnisons égyptiennes dans quelques places stratégiques, comme Gaza ou Jaffa.

Le XIV^{ème} siècle nous est particulièrement bien connu grâce aux lettres d'Amarna, du nom de l'éphémère capitale égyptienne établie par le pharaon schismatique Akhénaton (1365-1349). Ce sont des textes épistolaires qui datent déjà de son père, Aménophis III (1403-1365), rédigés entre l'Égypte et les dynastes de Canaan. L'idiome utilisé est l'akkadien, qui constituait la langue diplomatique de l'époque et sa rédaction se faisait avec l'écriture cunéiforme. Ces lettres montrent de façon éclatante l'emprise politique, militaire et économique de l'Égypte sur toute la région.

Les lettres définissent trois provinces distinctes :



- Canaan au Sud ;
- Apu à l'Est ;
- Amurru au Nord-Ouest.

Chacune de ces provinces est dirigée par un gouverneur, installé dans une capitale que l'on a pas toujours retrouvée mais qui dispose d'une garnison.

La présence de ces gouverneurs ne doit sans doute pas être comprise comme une forme de colonisation. Les différentes cités restent encore dirigées par des dynastes locaux, certes vassaux de l'Égypte mais disposant d'une certaine souveraineté, à condition qu'ils paient régulièrement le tribut imposé.

Les lettres d'Amarna font par ailleurs très fréquemment état de querelles entre ces souverains, qu'il appartenait à l'administration égyptienne de trancher.

Jusqu'à présent, la présence des Hébreux, reste encore indétectable dans la littérature égyptienne qui nous est parvenue, même si nous commençons à approcher de l'époque où ceux-ci sont supposés, selon la Bible, être réduit en captivité dans la région du Delta, avant de s'enfuir sous la conduite de Moïse. Les fouilles archéologiques récentes nous montrent assez clairement qu'ils ne devaient constituer que quelques tribus faméliques oscillant encore entre sédentarité agricole précaire et nomadisme pastoral dans les hautes terres de la Palestine centrale¹. Et comme celles-ci ne présentent guère d'intérêts économiques et se trouvent, en outre, à l'écart des grandes voies de communication, elles n'intéressent donc guère les puissances du moment.

Ouvrons maintenant la perspective en abordant la question des rapports complexes que l'Égypte a entretenus, durant toute cette période du I^{er} millénaire, avec les puissances voisines d'Anatolie et de Mésopotamie, pour lesquelles Canaan constituait, en quelque sorte, une zone tampon.

1.2. Les guerres d'influence entre les « Grands Rois »

Les zones de conflits concernent naturellement le Nord de la Palestine, à partir du fleuve Oronte et jusqu'à l'Anatolie au Nord et la Haute-Mésopotamie à l'Est, c'est-à-dire celles qui mettent en contact les trois grandes puissances du moment : l'Égypte, le Hatti et le Mitanni.

Cette région du Levant Nord est émietée entre une dizaine de petites entités politiques, qu'il serait trop long de détailler ici, mais qui se trouvaient globalement dans la sphère d'influence mitannienne vers 1400 avant notre ère, le moment de l'apogée du Mitanni. Nous évoquerons

1. Voir Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, éditions Gallimard, Paris, 2004, pp. 167ss.

simplement et sommairement les deux principaux royaumes qui jouxtent la sphère d'influence égyptienne : Amurru et Ugarit,

Le royaume d'Amurru.

Ce royaume s'étend sur une zone très sensible, le long de la Méditerranée et, globalement, entre Syrie et Nord-Liban, c'est-à-dire la région touchant directement la terre de Canaan. Nous avons évoqué le mouvement amorrite, qui a inondé une large partie du Proche-Orient asiatique et qui est, pour partie, à l'origine de ce royaume. Il s'est constitué lorsque la pression hittite est devenue moins forte les pourtours méridionaux du royaume, en particulier à partir du XV^{ème} siècle avant notre ère.

Il se trouve alors aux marges de l'influence égyptienne, au Sud, et de la présence mitanienne, au Nord. Le principal artisan de l'établissement d'un éphémère royaume d'Amurru et Aziru, qui complètera le travail de son père Abdi-Ashirta – ils ont régné l'un et l'autre durant la première moitié du XIV^{ème} siècle – pour établir son autorité sur la région.

Tous deux sont surtout connus par les lettres d'El Amarna, qui évoquent les relations entre les pharaons de la première moitié du XIV^{ème} siècle avec leurs vassaux syriens. Ils y sont désignés comme des *Habiru*, c'est-à-dire des nomades vivant de rapines ou de mercenariat¹. Un peuple auquel les Hébreux ont souvent été identifiés, souvent à tort, mais qu'il est difficile de définir avec précision².

Cependant, durant cette période et fort d'une armée bien équipée, le royaume d'Amurru va quelque peu perturber les visées égyptiennes, tout autant que celles des Hittites au Nord. Les visées expansionnistes, vers le Sud, d'Abdi-Ashirta ont provoqué une première intervention militaire égyptienne, avec l'installation d'une garnison permanente dans la ville de Sumur qui pacifie un moment la région.

Mais Aziru renoue avec l'offensive vers le Sud, s'empare de Sumur et menace à nouveau Byblos.

Mais la situation internationale est en train de changer vers 1430 ; Sous l'impulsion du roi Suppiluliuma I^{er}, le Hatti sort de ses crises dynastiques et trouve une vigueur nouvelle. Il attaque le Mitanni qui, jusqu'à présent, avait le contrôle de tout le Nord de la Syrie, entre Amurru et Anatolie. En outre, il avait conclu une alliance avec l'Égypte.

Aziru est donc convoqué par Akhénaton à El-Amarna et il semble qu'un traité ait été établi entre les deux hommes, sans qu'on en connaisse très bien les conditions. Mais face à la puissance régénérée du royaume hittite et le déclin du Mitanni, l'Égypte avait besoin d'une zone tampon, l'équivalent antique d'un Sud-Liban voulu, en d'autres temps, par un État israélien soucieux de contenir la résistance palestinienne qui s'opposait au sionisme de Tel Aviv.

En outre, Akhénaton exerçait sur ses possessions asiatiques une politique moins agressive que ses prédécesseurs et, surtout, se montrait moins prolix. En effet, la prépotence égyptienne sur les provinces cananéennes n'était pas seulement le résultat de la puissance de ses armées, elle était aussi garantie par une certaine corruption des élites locales.

Or, l'Égypte était, à cette époque, la première réserve d'or de la région et les pharaons utilisaient aussi cette source presque inépuisable pour étouffer les vellétés d'indépendance des roitelets asiatiques. Mais Akhénaton était surtout préoccupé de réforme religieuse, avec la tentative d'imposer le dieu du disque solaire, Aton, et peu soucieux de politique coloniale.

Nous verrons un peu plus loin que cette faiblesse profitera aux Hittites, qui prendront la main sur Amurru en lieu et place des Égyptiens.

1. Sur cette question, voir Jean BOTTÉRO, « Le problème des Habiru », dans *Cahiers de la Société Asiatique*, XII, Imprimerie Nationale, Paris, 1954.

2. Voir Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible. 1*, op. cit., pp. 18-19.

Le royaume d'Ugarit.

Nous serons plus bref sur cette question car même si la ville est déjà mentionnée dans les archives de Mari (c. 1810-1760), Ugarit n'est vraiment connue des historiens que cinq siècles plus tard.

On la retrouve au XIV^{ème} siècle dirigée par un certain Ammistamru I^{er}, qui semble être vassal de l'Égypte. Mais le royaume fera les frais de la volonté d'expansion de Suppiluliuma I^{er} et il tombera dans la sphère d'influence hittite, jusqu'à sa disparition avec l'arrivée des Peuples de la Mer.

Mais pour les biblistes en particulier et les orientalistes en général, le site d'Ugarit constitue une mine d'or car il nous a permis de reconstituer en partie le panthéon cananéen et de le mettre en balance avec les différentes déités locales rencontrées tout au long du texte vétéro-testamentaire.

1.3. L'apogée du Hatti et ses conséquences

La fin du Mitanni.

Ainsi, le roi Suppiluliuma I^{er} (c. 1350-1322) engage donc le royaume hittite vers sa période de plus grand rayonnement et marque le début de l'Empire hittite.

Après avoir puissamment réaffirmé sa souveraineté sur la partie anatolienne de son territoire, Suppiluliuma se lance dans une série de guerres syriennes.

Certes, il connaît les liens qu'ont tissés ensemble le Mitanni et l'Égypte, marqués entre autres par quelques mariages entre pharaons et princesses mitanniennes, mais il joue probablement sur la baisse de l'intérêt expansionniste d'Akhénaton pour escompter une neutralité de l'Égypte.

La « Première guerre syrienne », qui dure une année, lui permet de prendre la capitale du Mitanni, Washshuganni et de la piller¹. Comme Akhénaton, qui regrette certes la défaite de son allié mais ne réagit pas militairement, Suppiluliuma a alors les mains libres pour développer ses visées hégémoniques sur la Syrie.

Il lance alors une grande offensive vers le Sud où il soumet l'essentiel des cités vassalisées par le Mitanni, et même Qadesh, sous contrôle égyptien, ainsi qu'Ugarit. Dans le même temps, il conclut un accord avec Aziru, le roi d'Amurru.

Parallèlement et sans doute pour éviter une alliance hostile, Suppiluliuma épouse une princesse royale babylonienne, mariage qui lui assurera la neutralité de la Basse-Mésopotamie dans sa guerre contre le Mitanni.

Car le sac de la capitale mitannienne a été sans lendemain. Le Mitanni est affaibli par la perte de ses vassaux, mais non vaincu. C'est la « Deuxième guerre syrienne » qui commence. Au terme de six années, elle débouche sur la vassalisation du Mitanni avec l'avènement d'un nouveau roi, Shattiwazza, dont le traité qui l'unit à l'empire hittite commence par ces mots :

Je suis tombé aux pieds de Sa Majesté, Suppiluliuma, Grand Roi, Roi du Hatti, Héros, Aimé du Dieu de l'Orage.²

On ne saurait être plus clair.

Cependant, la situation du Mitanni s'aggrave rapidement car, sur son flanc oriental, l'Assyrie profite de l'affaiblissement du royaume pour affirmer, avec le roi Assur-ubalit I^{er} (1353-1318), sa primauté sur la Haute-Mésopotamie. Une offensive lui permet de prendre la capitale, mais une rapide contre-offensive hittite offre un répit à Shattiwazza qui est remis très provisoirement sur le trône.

Malgré cela, la situation de Suppiluliuma se complique quelque peu. La veuve de Toutankhamon (qui semble aussi avoir été sa fille), Ânkhésenamou souhaite conclure avec lui un mariage princier. Il lui envoie l'un de ses fils, un certain Zannanza, qui est assassiné durant le voyage

1. Jacques FREU & Michel MAZOYER, *Les débuts du nouvel empire hittite, Les Hittites et leur histoire 2*, éditions L'Harmattan, Paris, 2007, pp. 235-238.

2. Gary BECKMAN, *Hittite Diplomatic Texts*, Scholar Press, Atlanta, 1999, pp. 49-50.

dans des circonstances qui n'ont jamais été vraiment éclaircies¹. Il est vrai qu'une telle entreprise avait de quoi inquiéter les dignitaires égyptiens puisqu'elle revenait à mettre un prince hittite sur le trône pharaonique. Malgré les tentatives de conciliation du nouveau pharaon Aÿ, il entre en état de guerre avec l'Égypte.

En outre, la fin du règne de Suppiluliuma règne est marquée par des problèmes internes, mal endémique de ce royaume, et il meurt d'une épidémie de peste qui ravage le pays.

Ce sont surtout ses fils qui poursuivent la politique étrangère du pays, en particulier Mursili II (c. 1321-1295) qui lui succède. Il rétablit l'autorité hittite sur le Levant Nord dont les roitelets, soutenus par Horemheb (fin du XIV^{ème} siècle), le dernier pharaon de la XVIII^{ème} dynastie, contestaient la suzeraineté.

Cependant, les choses ne vont pas de même du côté du Mitanni, qui passe définitivement aux mains des Assyriens d'Assur-urbanit I^{er}, qui prend le titre de « Grand Roi ». L'Assyrie accède enfin au rang de grande puissance, même si la chose est contestée par les rois de Babylone qui la considéraient depuis longtemps comme faisant partie de leur royaume.

1.4. Un siècle de guerre

Nous retrouvons, dans cette partie du monde, trois États dominateurs, Égypte, Hatti et Assyrie, quatre même si l'on y ajoute la Babylonie :

- l'Égypte, après l'épisode Akhénoton, passe aux mains de la XVIII^{ème} dynastie, celle des Ramessides ; la capitale est déplacée à nouveau et les nouveaux pharaons s'installent à Pi-Ramsès, dans le delta du Nil, ce qui en dit long sur leur volonté de reprendre la suzeraineté sur les provinces de Canaan confisquées par les Hittites ;

- le Hatti reste au faîte de sa puissance, avec une sphère d'influence qui s'étend sur le Levant Nord, mais il doit toujours compter avec ses très remuants voisins, en particulier les Gasgas, déjà évoqués dans le chapitre précédent, toujours très frondeurs ;

- l'Assyrie, dont les rois doivent asseoir leur domination sur le Mitanni, doit d'abord s'appuyer sur une réforme administrative importante, mais aussi sur une armée très puissante ; pour eux, le temps des conquêtes ne fait que commencer, au Levant ou en Mésopotamie ;

- la Babylonie enfin, qui est un peu à l'écart, voit la dynastie kassite au sommet de sa puissance, dont les souverains se considèrent les égaux de leurs trois voisins, surtout grâce à des mariages dynastiques ; leurs ambitions visent surtout la Haute-Mésopotamie car ils considéraient, de façon assez volontariste, que l'Assyrie faisait partie de leur juridiction.

Il n'entre naturellement pas dans nos propos l'idée de nous livrer à une étude détaillée de ces guerres entre grandes puissances de Proche-Orient ancien, mais toujours de mettre en lumière le peu d'espace qui sera laissé aux autres peuples, et tout particulièrement à Israël et Juda qui apparaîtront comme tels au début du dernier millénaire avant notre ère.

Mais il nous a paru important d'essayer de mettre en lumière les évolutions, les avancées et les reculs civilisationnels qu'a connus cette région durant les siècles précédents.

Égypte versus Hatti.

Soucieux de reprendre le contrôle sur Canaan, les Ramessides Séthi I^{er} (1294-1279) puis son fils Ramsès II (1279-1213) relancent des campagnes militaires en Canaan et jusqu'aux limites de l'Empire qui les mènent l'un et l'autre jusqu'à Qadesh. C'est là qu'eut lieu la célèbre bataille de Qadesh (c. 1274) qui opposa les troupes de Ramsès II à celles de Muwatalli II. L'issue de cette bataille reste incertaine. Elle est pourtant très documentée puisque Ramsès la fit illustrer sur les murs de cinq temples égyptiens, dont le Grand Temple d'Abou-Simbel, en Nubie.

1. Jacobus VAN DIJK, « Horemheb and the Struggle for the Throne of Tutankhamun », dans *Bulletin of the Australian Centre for Egyptology*, 7, 1996, pp. 29-42.

Cependant, le résultat de cette bataille laisse douter de cette interprétation. En effet, le royaume d'Amurru, qui était revenu sous l'égide égyptienne avec la première expédition de Séthi sur Qadesh, retourne dans la sphère d'influence hittite à la suite de cette bataille.

Cependant, cette bataille qui a mobilisé plus de 70 000 hommes et 5700 chars, toutes armées confondues, a au moins permis aux deux États de prendre conscience de l'égalité de leurs forces. Quelques années plus tard, vers 1260, les deux souverains, Ramsès II et Hattushili III, ont donc conclu un traité, marqué entre autres par le mariage dynastique du pharaon avec une princesse hittite.

Le partage des territoires du Levant méditerranéen entre les deux grandes puissances restera donc globalement en l'état jusqu'à l'invasion des Peuples de la Mer. C'est plus au Nord et à l'Est que surviennent les vrais bouleversements, dans cette seconde moitié de II^{ème} millénaire.

L'ascension de l'Assyrie.

Ce premier moment dans l'histoire durant lequel l'Assyrie sort de sa réserve est appelé la « période médio-assyrienne ». Elle commence vers 1400 pour s'achever en 934. La capitale de ce premier empire est Assur, sur les bords du Tigre.

La puissance assyrienne s'affirme d'abord, nous l'avons vu, avec le roi Assur-ubalit I^{er}, qui s'est rendu suzerain du Mitanni dans la première moitié du XIV^{ème} siècle, en prenant bien soin de nouer des liens d'amitié avec Akhénaton en lui envoyant des présents. Il faut rappeler en effet que l'Assyrie se trouve bordée par deux voisins dont les ambitions sont identiques aux siennes : le royaume hittite à l'Ouest et la Babylonie du Sud-Est.

Il serait assez fastidieux de faire l'inventaire de tous les épisodes militaires opposant soit simultanément, soit successivement l'Assyrie à ses voisins directs, d'autant qu'ils ne concernent que très indirectement la région de Canaan qui se trouve, en l'occurrence, légèrement en retrait des appétits des grandes puissances asiatiques.

Nous nous bornerons à survoler ce XIII^{ème} siècle, où trois grands rois vont se succéder sur le trône d'Assyrie, Adad-nenari I^{er} (1295-1264), Salmanazar I^{er} (1263-1234) et Tukulti-Ninurta I^{er} (1233-1197) pour faire, de ce royaume, la plus grande puissance politique et militaire du moment¹.

Cette expansion concerne d'abord l'achèvement du Mitanni. Si ce dernier avait été coupé en deux zones d'influence, hittite et assyrienne avec les interventions respectives de Suppiluliuma I^{er} et d'Assur-ubalit I^{er}, cette scission n'apparaît plus ensuite, lorsque Adad-nenari, puis ensuite Salmanazar, attaquent ce royaume et il semble que le Mitanni ait été, sinon annexé, du moins totalement vassalisé par l'Assyrie.

Cependant, cette annexion met en contact direct Assyriens et Hittites, ces derniers continuant à leur disputer la suprématie sur la région. En outre, sur le flanc oriental du royaume, les conflits ont repris dès Adad-nenari contre Babylone. Il semble en outre que chacun de ses trois rois ait cherché à faire mieux que leur prédécesseur en matière de conquête et de puissance.

Avec le règne de Tukulti-Ninurta, le royaume médio-assyrien est à son apogée : le royaume hittite dirigé par Suppiluliuma II est proche de son agonie et, en Mésopotamie, la Babylonie est conquise (elle se libérera après la mort de Tukulti-Ninurta, assassiné par son fils).

1.5. La région de Canaan à la fin du Bronze récent

Nous avons vu essentiellement, dans le début de ce chapitre et même dans la fin du précédent, l'histoire des « grands Rois », c'est-à-dire les souverains d'Égypte, du Hatti, du Mitanni puis de l'Assyrie et de Babylone. L'extrême-Est de la Méditerranée, entre l'Asie Mineure et la péninsule du Sinäi, était dirigés par des « petits rois », vassaux des « Grands », même si ces rapports de vassalité ne s'expriment pas dans les mêmes termes que ceux qui se noueront plus tard dans l'Europe médiévale.

1. Bertrand LAFONT, Aline TENU, Francis JOANNÈS & Philippe CLANCIER, *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban, 3300-120 av. J.-C.*, op. cit., pp. 545-563.

À l'exception de quelques royaumes de plus grande taille, comme Amurru ou Ugarit, ce sont le plus souvent des cités-États de petite taille qui reçoivent la protection de leur souverain de tutelle, mais auquel leurs dirigeants versent un tribut et à qui il doivent fidélité, en cas de besoin.

Le Levant du Bronze récent, c'est-à-dire globalement la seconde moitié du II^{ème} millénaire avant notre ère, connaît une situation politique assez stable, même si elle peut être marquée, ici ou là, par des moments de conflit, dans sa partie septentrionale en particulier.

Nous avons vu en effet que le Nord du Levant reste globalement dans la sphère d'influence hittite, jusqu'au royaume d'Amurru inclus, qui échappe à l'Égypte après la bataille de Qadesh.

La partie méridionale, en revanche, reste sous domination égyptienne. Celle-ci s'est quelque peu affaiblie à la fin de règne d'Akhénaton, mais ses successeurs l'ont vivement régénérée, comme le laisse clairement entendre, par exemple, la stèle de Merneptah (vers 1200), qui vient après plusieurs campagnes menées en Canaan par les rois de la XIX^{ème} dynastie et qui résume la situation de façon assez drastique.

Personne ne relève la tête parmi les Neuf Arcs. [...] Canaan a été razzié de la pire des manières. Ascalon a été enlevé. Gézer a été saisie. Yeno'am est comme si elle n'avait jamais existé. Israël est dévasté, sa semence n'existe plus.

Huru est devenue une veuve du fait de l'Égypte. Toutes les terres sont réunies en paix¹.

« Israël est dévasté, sa semence n'est plus »

L'inscription précise, par le déterminatif (bâton, suivi d'un homme et d'une femme assis avec les trois traits du pluriel), qu'*Israël* désigne des hommes et des femmes qui n'habitent pas dans une ville, autrement dit un groupe nomade ou semi-nomade, et non pas un peuple au sens usuel du terme, dont les noms dans la liste qui précède sur la stèle reçoivent le déterminatif de ville étrangère (le bâton suivi de trois montagnes).

Comme dans toutes les déclarations politiques de toutes les époques, le trait est certainement grossi, mais il résume cependant assez bien la situation de la région. Rappelons que c'est la Palestine qui est désignée par le terme « Huru ».

Cependant, il convient d'insister sur le fait qu'assujétissement ne signifie nullement acculturation. Si les potentats locaux ne disposaient que de pouvoirs à faibles rayons d'action, ces cités développaient une culture autonome différente de celle de leurs suzerains, avec une religion qui semble avoir été relativement homogène sur l'ensemble de Canaan et qui faisait du dieu de l'orage Ba'al la divinité principale d'un panthéon dont nous sommes bien loin de connaître toutes les composantes.

Au plan politique, il semble qu'il s'agisse davantage d'une forme d'impérialisme, plutôt que de colonialisme². Si les Égyptiens ont bien installé quelques places fortes sur les côtes ou dans la Shéphélah, à Gézer par exemple, ainsi que des lieux administratifs qui semblent avoir été la résidence de gouverneurs, la culture égyptienne ne s'est jamais autrement imposée que par un commerce important, le Levant constituant un lieu d'exportation pour les productions égyptiennes. Les liens sont d'ailleurs très anciens et de nombreux Asiatiques semblent avoir résidé de longue date sur les bords du Nil³. La Bible, d'ailleurs, témoigne à sa manière de ces liens en évoquant les « descentes » successives d'Abraham puis de Jacob en Égypte et, bien sûr, le retour en Canaan avec Moïse.

1. Traduction Jean YOYOTTE, « La campagne palestinienne du pharaon Merneptah. Données anciennes et récentes », dans Ernest-Marie LAPERROUSAZ (dir.), *La protohistoire d'Israël*, éditions du Cerf, Paris, 1990, p. 110.

2. Donald Bruce REDFORD, *Egypt, Canaan and Israel in Ancient Times*, Princeton University Press, Princeton, 1992.

3. Shlomo BUNIMOVITZ, « Canaan is Your Land and its Kings are your Servants: Conceptualizing the Late Bronze Age Egyptian government in the Southern Levant », dans Assaf YASUR-LANDAU, Eric H. CLINE et Yorke ROWAN (dir.), *The Social Archaeology of the Levant : From Prehistory to the Present*, Cambridge University Press, Cambridge, 2018, pp. 269-276.

Le mode d'occupation de cette région reste cependant encore un peu opaque pour les historiens. Il semble, tout d'abord, qu'elle ait été peu peuplée, et moins encore au Nord qu'au Sud. L'habitat se présente sous forme de centres urbains d'inégale ampleur mais, en règle générale, de faibles dimensions (le site le plus vaste est celui d'Haçor, au Nord du lac de Tibériade, qui atteint quatre-vingts hectares).

Dans le Levant Sud, c'est-à-dire la partie de Canaan qui englobe les régions convoitées par les Hébreux de la Bible, la densité semble un peu supérieure mais les établissements urbains autonomes recensés par l'archéologie sont au nombre d'une vingtaine seulement, et de taille plus minime. Il semble, dans tous les cas, que les villes se trouvent au centre d'un petit groupe de villages dont elles assurent la protection grâce à l'épaisseur de leurs murailles, un peu à la manière de ce qu'on appellera plus tard la « motte féodale » en Europe.

Mais nous sommes très indécis sur la composition réelle de ce maillage. L'espace laissé libre entre ces petites structures urbaines nous est mal connu. Était-il inhabité ou occupé de façon temporaire par des groupes nomades de faible importance ? Nous avons vu que les Lettres d'Amarna signalaient fréquemment la présence de nomades que les Égyptiens appellent *Shasu*. Ce sont probablement les mêmes que ceux que les documents de langues sémitiques, au Nord, qualifient de *Habiru*, comme nous avons eu l'occasion de le préciser précédemment.

Cette thèse est également largement suggérée par les propos bibliques concernant ce qu'on a coutume d'appeler l'époque patriarcale et que les premières chronologies situaient dans la première partie du II^{ème} millénaire pour la chronologie haute, dans la seconde pour la chronologie basse. On sait maintenant que ces récits ont probablement été rédigés beaucoup plus tard, mais on peut aussi penser que ces traditions reposaient sur la mémoire collective d'une Palestine qui mixait les peuples d'une façon très inégale, entre les sédentaires urbains, les agriculteurs, les pasteurs nomades et les bandes vivant de *razzia*.

Cette forme d'organisation semble avoir été assez stable jusqu'à l'arrivée des Peuples de la Mer, vers 1200. C'est bien sûr aussi l'époque à laquelle on situe, depuis des siècles, l'Exode des Hébreux hors d'Égypte, sous la conduite de Moïse. On a supposé que le pharaon du départ pouvait être Merneptah. Mais les archives égyptiennes sont totalement muettes sur cette question. En outre, sortir frauduleusement de l'Égypte pour s'installer dans une région vassalisée par ce même État peut sembler être une démarche pour le moins étonnante. Enfin, cet événement qui fait traverser le Sinaï à environ deux millions, femmes et enfants compris, n'a laissé aucune trace archéologique, même si l'on peut naturellement penser que ces chiffres sont énormément exagérés par les auteurs bibliques. Nous savons maintenant que les récits bibliques sur l'Exode ont été rédigés à une époque beaucoup plus tardive, sans doute à partir de la fin du VII^{ème} et du VI^{ème} siècle avant notre ère¹, nous en parlerons un peu plus loin.

Cependant, il n'est guère envisageable que ces récits aient été inventés de toutes pièces. Les personnages ont probablement existé, même s'ils n'ont pas réalisé le dixième de ce qu'en disent les rédacteurs bibliques. Mais ceux-ci ont reconstruit un récit national qui avait surtout pour but de légitimer tout à la fois le pouvoir des hommes et celui de leur(s) dieu(x). Et dans cette mythologie héroïque, l'historien a bien du mal de s'immiscer.

2. La mise en place d'un nouvel ordre régional (c. 1200-900)

Cette période, qui correspond à l'âge du Fer I, est marquée par l'irruption d'acteurs nouveaux dans les rapports de force entre les grandes puissances du moment.

1. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., pp. 109-118.

2.1. La rupture des équilibres à la fin du Bronze

La fin du II^{ème} millénaire avant notre ère est marquée au Proche-Orient par de grands bouleversements qui nous la rendent quelque peu opaque. Mais les grandes civilisations du moment en sont fortement chamboulées.

Le Nouvel Empire s'effondre, le royaume hittite est rayé de la carte, l'Assyrie et la Babylonie sont submergées par des raids venus des zones un peu marginales de la Mésopotamie. En bref, il s'agit d'une vaste redistribution des cartes, tant ethniques que politiques, tout au long du Croissant Fertile. On a attribué ces bouleversements aux invasions des « Peuples de la mer » sur le flanc occidental et au « mouvement araméen » à l'Est.

S'agit-il d'une véritable crise ou d'une forme de mutation sur le temps long, c'est ce que nous chercherons à comprendre, mais là encore, sans trop entrer dans les détails qui alourdiraient le propos¹.

Précisons tout d'abord que le désordre est d'abord climatique. La dendroclimatologie a en effet permis de constater, aux alentours de 1200 avant notre ère, une phase importante de désertification, provoquant ainsi disettes et déplacements de populations, que l'on a pu retrouver d'ailleurs dans les annales égyptiennes².

Mais bien sûr, ces bouleversements sont étroitement liés à l'irruption dans l'histoire de ceux qu'on a appelé, peut-être improprement, les « Peuples de la Mer ».

Les Peuples de la Mer.

Précisons d'abord que l'origine de ce nom est égyptienne. C'est ainsi que les mentionne une première inscription attribuée au pharaon Merneptah, à Karnak³.

Il est important d'abord de comprendre le contexte général dans lequel apparaissent ces populations venues de la mer. Depuis le milieu du II^{ème} millénaire, la Méditerranée orientale a vu s'intensifier sa fréquentation. Les échanges, avant tout commerciaux, ne concernent pas seulement les espaces déjà abordés, égyptiens, hittites ou cananéens. Ils s'alimentent puissamment de l'action de peuples venus de l'ouest, principalement la civilisation minoenne d'abord, puis mycénienne ensuite.

Les Minoens sont des Égéens, dont les plus connus sont naturellement les Crétois, qui ont développé une puissance maritime considérable au point qu'on a pu évoquer, sans doute de façon excessive, une thalassocratie crétoise, entre 1700 et 1450, date à laquelle une bonne partie des sites crétois furent détruits, probablement pour des raisons volcaniques et/ou sismiques, fin déjà annoncée par la destruction de l'île de Santorin, dont une partie a été engloutie par l'effondrement de sa caldeira et qui est fréquemment identifiée avec l'Atlantide évoquée par Platon dans le *Timée* puis le *Critias*.

Un siècle plus tard, vers 1370, c'est le palais de Cnossos lui-même qui est saccagé, mais pas sous l'effet d'une éruption. C'est la marque de l'expansion mycénienne, venue du Nord de la Grèce et qui a inondé ensuite les îles de la mer Égée. Cependant, ce remplacement dans l'hégémonie méditerranéenne ne freine que très ponctuellement le rythme des échanges dans cette partie du monde.

Mais, bien sûr, dès lors qu'il y a un commerce maritime, celui-ci s'accompagne d'actes de piraterie. Au début de la XIX^{ème} dynastie (1296-1186), on trouve mentionnés dans la documentation égyptienne une ethnie qualifiée de *Shardanes*. Décrits comme belliqueux, ces gens viennent de la

1. Sur cette question, voir Eric H. CLINE, *1177 avant J.-C. Le jour où la civilisation s'est effondrée*, éditions La Découverte, Paris, 2016.

2. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, éditions Bayard, Paris, 2008, p. 66.

3. Claire LALOUETTE, *L'empire des Ramsès*, éditions Bayard, Paris, 1995, pp. 270ss.

mer et certains seront même embauchés dans l'armée de Ramsès II¹, en particulier lors de la bataille de Qadesh. On en retrouve d'ailleurs, à la même époque, incorporés également dans l'armée hittite².

Mais c'est la seconde vague qui sera la plus dévastatrice. Elle survient sous le règne de Ramsès III, vers 1180. Il s'agit d'abord d'une vaste bataille navale, décrite dans le temple de Medinet Habou, en Haute Égypte. Les inscriptions précisent également que toutes les régions côtières du Proche-Orient, du Hatti à Canaan, ont été frappées³. Ces mêmes inscriptions les décrivent comme un ensemble de différents groupes humains, dont les Philistins, popularisés par les récits patriarcaux de l'Ancien Testament.

Il faudra plus de dix années à l'Égypte pour vaincre les envahisseurs. Mais les régions asiatiques côtières s'en tireront beaucoup moins bien. Nous verrons un peu plus loin la redistribution du pouvoir dans cette région, car les Peuples de la Mer ne sont pas seuls en cause.

Le mouvement araméen.

Corollairement à ces mouvements de population sur le flanc occidental du Levant, qui ne semblent pas avoir touché la Mésopotamie intérieure, d'autres peuples ont contribué, par l'Est, à bouleverser le fragile équilibre qui existait entre Égypte, Hatti et Assyrie : les Araméens.

La première mention du pays d'Aram se retrouve vers 1100 avant notre ère, sur une stèle du roi assyrien Tiglath-Phalazar I^{er} (1114-1076) qui évoque une campagne militaire les « Ahlamu du pays d'Aram »⁴. Les *Ablamu* sont alors connus depuis presque un millénaire ; ils ne désignent pas un peuple à proprement parler, mais plutôt des groupes de bédouins nomadisant sur les franges du Croissant Fertile, et tout particulièrement en Syrie intérieure. Les seules sources nous permettant de les connaître étant assyriennes et l'on sait qu'il est difficile d'évaluer un groupe humain lorsqu'il n'est défini que par ses ennemis.

En effet, les conflits entre Assyriens et Araméens tels qu'ils apparaissent dans la documentation d'Assur, se déroulent essentiellement sur la rive droite de la haute vallée de l'Euphrate. Mais ces combats ont été extrêmement violents et certaines inscriptions assyriennes mentionnent même des cas de cannibalisme de la part des envahisseurs⁵.

Mais la localisation des zones de combats incite à penser que ces Araméens, à propos desquels les discussions restent vives entre les historiens, aient été un ensemble de groupes ouest-sémitiques mais qui, semble-t-il, n'ont jamais véritablement constitué une entité politique uniforme. Ils constituaient plutôt des unités autonomes, de type tribal, même au moment de leurs campagnes militaires, et l'histoire n'a retenu aucun patronyme pour désigner leurs chefs. Ils se caractérisaient plutôt un mode de vie, encore que l'opiniâtreté qu'ils ont montré face aux armées assyriennes laisse entendre qu'ils devaient mêler des populations nomades adeptes d'une défense collective et peu outillée avec des éléments urbains dotés d'armes plus sophistiquées.

Cependant, au milieu du X^{ème} siècle avant notre ère, l'Assyrie s'est repliée sur des frontières exiguës, en deçà de la rivière Habur, un affluent rive gauche de l'Euphrate.

La situation n'est pas plus brillante en Babylonie, frappée elle aussi par des incursions araméennes, auxquelles se joignent ponctuellement des éléments issus d'un autre peuple, les Sutéens, déjà mentionnés au XVIII^{ème} siècle dans les archives de Mari comme de redoutables pillards⁶. À partir du X^{ème} siècle surtout, on trouve également mêlés à ces Araméens des Chaldéens,

1. Trevor BRYCE, *The Routledge Handbook of People and Places of Ancient Western Asia*, Taylor & Francis, Abingdon & New York, 2009, pp. 633-634.

2. Jacques FREU, *Histoire politique du royaume d'Ugarit*, éditions L'Harmattan, Paris, 2006, p. 222.

3. Claire LALOUETTE, *L'empire des Ramsès*, op. cit., p. 309.

4. Jacques BRIEND & Marie-Joseph SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et Histoire d'Israël*, éditions du Cerf, Paris, 1977, pp. 70-71.

5. Bertrand LAFONT, Aline TENU, Francis JOANNÈS & Philippe CLANCIER, *La Mésopotamien, de Gilgamesh à Artaban*, op. cit., p. 593.

6. Paul GARELLI, « Les découvertes de Mari », dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Belles-Lettres*, 127-4, Paris, 1983, p. 645.